L'organisateur des liaisons maritimes : Alphonse Tanguy ("Alex")

"Alex dans mon souvenir et dans mon estime, est demeuré le meilleur de tous les meilleurs" (Rémy)

Profession

Officier de réserve, ayant travaillé au 2° bureau (services de renseignements) à Bucarest. Après la défaite française de 1940, s'est engagé comme ingénieur à la base allemande de Lorient.

Première rencontre avec Rémy

C'est en décembre 1941, par l'intermédiaire de "Lebreton", un agent un peu turbulent de "Rémy", que le contact est établi entre ce dernier et "Alex".
Lors de leur premier rendez-vous, Porte d'Auteuil, "Rémy" demande à Alphonse Tanguy des renseignements sur la base sous-marine de Lorient. Moyennant six bouteilles deSauternes offertes à un officier allemand pour qu'il puisse partir en permission, "Alex", pendant cette permission, peut voler les plans authentiques, portant la mention "Streng Geheim" (ultra-secret) des bases sous-marines de Lorient, mais aussi de Brest, Saint-Nazaire, La Pallice et Bordeaux et les fournir à "Rémy" le 20 décembre 1941.

Les liaisons maritimes

C'est au cours de son séjour à Londres, en février-mars 1942, que Rémy pense à utiliser "Alex" pour des opérations de liaisons maritimes. Le système était le suivant :
-un navire part des îles Scilly, au sud-est de l'Angleterre, déguisé en inoffensif chalutier, traverse la Manche la nuit, pour arriver sur le grand banc de pêche au large des îles Glénans, entre Lorient et Concarneau.
-il est rejoint par un autre bateau de pêche parti des côtes bretonnes.
-les navires attendent une heure au point de rendez-vous. Si le rendez-vous est raté (retard, navigation impossible), l'opération est répétée trois jours de suite.
-Londres connaît le signalement de la banque française et des signaux de reconnaissance sont prévus pour que les deux navires puissent se reconnaître.
"Alex" a donc acheté en avril-mai 1942 une petite barque de 8 mètres de long, faite pour la pêche au congre, "Les Deux Anges", basée à Pont-Aven, près d'Audierne.
La première liaison, prévue pour le 20 mai 1942, et qui devait transporter Pierre Mauger en Angleterre, échoua, le moteur des "Deux Anges" n'ayant pas voulu démarrer.
-La première liaison réussie est celle du 17 juin 1942 qui, sous le nom de code de "Marie-Louise", assura le transfert de "Rémy" et de sa famille vers l'Angleterre.
-En octobre 1942, c'est encore "Alex" qui réussit une nouvelle liaison maritime faisant revenir Rémy en France (après un échec en septembre).
-En janvier 1943, il fait à nouveau repasser "Rémy" en Angleterre, en compagnie de Fernand Grenier, du parti communiste."Rémy" ne devait plus revoir "Alex". Jamais.
-En novembre 1942, "Alex" a acheté un autre bateau, le"Papillon des vagues", rebaptisé le "Narval", qui peut passer plusieurs jours en mer et dont il fait aménager la coque pour transporter au moins six personnes à la fois. Alors que les "Deux Anges" avaient réussi une bonne demi-douzaine de liaisons pour des hommes et le courrier, le "Narval", enfin en état, rate sa première liaison en octobre 1943, à cause du mauvais temps et d'une panne du chalutier anglais.

Mort d'"Alex"

Il est tué d'une rafale de mitraillette à Paris, le 5 novembre 1943, dans un garage de la Porte Champerret, où était installée la centrale radio de la C.D.N. Les Allemands l'attendaient...

LE SOUVENIR D'ALEX

En cette année qui marque le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Alex, l'Amicale du Réseau C.N.D.-CASTILLE a voulu élever ce petit monument à la mémoire de celui qui fut un des plus purs éléments du Réseau. Elle englobe dans le même hommage tous ceux, morts et vivants, qui travaillèrent aux côtés de cet homme « hors série », et aussi dans les autres secteurs, pour leur exprimer sa reconnaissance et les assurer de la pérennité de son souvenir.

Mais qui était **Alex ?**

Né à Lorient, le 14 mars 1896, **Alex,** de son vrai nom **Alphonse TANGUY,** fit ses premières études au collège de sa ville natale. Il désirait ardemment être officier de marine. Pour de pénibles raisons familiales, il ne le put et prépara sans enthousiasme l'entrée à l'Ecole des arts et métiers d'Angers où il fut cependant reçu. Il ne sera pas marin, mais ingénieur.

La guerre de 1914 éclate. Il est déjà patriote, c'est une âme fortement trempée, et n'a pas un moment d'hésitation : il s'engage pour la durée de la guerre. Il n'est pas besoin de souligner comment il la fera, cette guerre. Alex est un de ces êtres qui ne font rien à moitié et qui, lorsqu'ils ont décidé quelque chose, se sont embarqués dans une affaire, vont jusqu'au bout de leur lancée, même s'ils doivent en mourir.

En 1918, il est sous-lieutenant et il occupe cette Allemagne qu'il a combattue à fond, de toutes ses forces et qui restera toujours pour lui l'ennemi numéro un. Puis il quitte l'armée. On le retrouve dans le courant de 1920 en Roumanie. Il y restera vingt ans durant, comme ingénieur, aux Pétroles de Ploesti notamment. Il s'y mariera avec une Roumaine.

Au mois d'avril 1940, il revient en France pour quelques jours. Notre ami appartenait au Deuxième Bureau de l'Armée, et ce retour fut provoqué par un appel du Ministère de la Guerre où il se rendit pendant son bref séjour à Paris. A la suite de cette visite, il repart pour la Roumanie. Peu après, au mois de mai, il est soupçonné, là-bas, d'avoir fait dérailler un train allemand. En réalité, il est bien l'auteur de la catastrophe et de quelques autres méfaits accomplis sur ordre. Il est alors arrêté et emprisonné. Alex n'est pas homme à rester en cage. Avec des complicités locales il s'évade en juillet 1940 et regagne la France, empruntant la voie aérienne qui lui paraît la plus rapide.

Ainsi la valeur du personnage est déjà située. On peut prédire, sans être grand clerc, qu'il n'assistera pas passif au spectacle de la défaite française et de l'envahissement du territoire national. L'engagé de 1914-1918, l'agent en Roumanie, le saboteur de mai 1940 n'est pas de ceux qui attendent de voir comment le vent va tourner pour prendre position. Il n'y a qu'une chose qui compte : son pays subit une humiliation qu'il ne peut tolérer. Et de la part de qui ? De ceux qu'il a combattus et occupés dès sa jeunesse. Il ne croit pas un seul instant que cela sera définitif. Lui aussi pense que la France a perdu une bataille, mais qu'elle n'a pas perdu la guerre... Il est donc décidé à continuer la lutte et il deviendra un des rouages de la Résistance.

Les divers écrits qui suivent situeront brièvement notre ami dans ses multiples activités, tout au long de son combat de résistant. Il eût fallu un livre pour l'honorer convenablement. Qu'il soit cependant assuré, par-delà l'infini, que tous ceux qui ont apporté, ici, leur témoignage l'ont fait avec une ferveur que seules l'admiration et l'amitié pouvaient créer.

Cher Alex, nous penserons toujours à toi comme à l'être exemplaire que tu as représenté pour tous. C'est avec émotion et affection que nous te dédions ces pages.

Amicale du Réseau C.N.D.-CASTILLE.

COLONEL RÉMY

(Chef du Réseau C.N.D.)

Chaque fois, cher Alex, que j'évoque ton souvenir, c'est à l'orée du Bois de Boulogne que je te revois d'abord, près de la porte d'Auteuil, un matin gris et froid de ce mois de novembre 1941 où la clandestinité cheminait encore dans un tunnel dont nul ne pouvait discerner le bout. Celui des nôtres que j'avais dénommé Lebreton m'avait dit qu'il croyait avoir trouvé à Lorient quelqu'un qui serait susceptible de me renseigner sur les mouvements des sous-marins ennemis. Sa loyauté étant hors de cause, je n'avais pas grande confiance dans ce Lebreton, que je tenais pour une tête brûlée. C'est sans le moindre empressement que j'allai au rendez-vous qu'il m'avait proposé.

Tu étais là, tête nue, emmitouflé dans ta « canadienne » dont le col relevé te protégeait contre le vent glacial. Tu m'as dit être Breton, t'appeler Alphonse Tanguy, avoir travaillé en ta qualité d'officier de réserve pour le Deuxième Bureau à Bucarest peu avant la défaite, et t'être engagé comme ingénieur à la grande base de la **Kriegsmarine** de Lorient dans l'espoir d'arracher à l'ennemi des renseignements dont tu ignorais s'il te serait jamais donné de pouvoir les faire parvenir à Londres. Tu parlais par petites phrases courtes, sur un ton monocorde, comme si tu récitais une leçon, la tête baissée vers les feuilles mortes dont était jonchée l'allée que nous suivions, le long du champ de courses d'Auteuil. Tandis que nous marchions, toi à ma droite et Lebreton à ma gauche, je me disais qu'on aurait pu aussi bien te prendre pour un officier de l'**Abwehr.** Rien, dans tes yeux d'un bleu délavé, dans ta voix hésitante, dans ton visage si pâle, presque blême et semé de taches de son, n'était fait pour attirer une sympathie que tu ne semblais d'ailleurs pas rechercher. Rien ne suscitait vers toi le chaud courant d'abandon qui m'avait si souvent emporté vers mes nouveaux camarades, dès la première rencontre. J'avais par ailleurs mes raisons de me méfier des impulsivités du garçon qui t'avait amené à Paris. Et pourtant...

Madame Marie BERTHOU, mère d'Alain BERTHOU, (« Perrine »)

Mort pour la France

En temps normal, les présentations se font d'une façon routinière, mais ce soir-là, M. Leroux, qu'Alain Berthou connaissait pour être un agent de la **C.N.D.**, avait besoin d'un secours spontané.

L'homme à abattre était depuis quarante-huit heures terré sous les ronces, et il fallait faire quelque chose pour lui permettre de survivre. Sans savoir où cela allait l'entraîner, Alain accordait son concours à Alex Tanguy, liant du même coup son destin et celui de sa famille. Et c'est là, dans une lande de Riec-sur-Belon, que ces deux hommes prennent contact.

Il fallait cependant cacher ce fugitif, recherché pour s'être enfui de Lorient avec les plans de la base sous-marine, et dont la tête était mise à prix. Il vécut vingt et un jours consécutifs sous un pommier, entre quelques gerbes de blé. C'était un homme dangereux pour les Boches qui offraient 5 millions à la personne qui l'aurait capturé ou fait capturer.

C'est au cours de ces terribles journées que nous avons réellement apprécié la personnalité d'Alex. Lui faisant pleinement confiance, nous avons favorisé son organisation clandestine, en mettant à sa disposition un local discret et momentanément sûr. Bien qu'exigu, ce local a permis de nombreuses réunions et a servi d'étape et de gîte au colonel Rémy. C'est ainsi que la ferme de Rudeval devenait un point de liaison entre les Forces Françaises Combattantes et Londres, Alex ayant l'entière gestion.

Quels que furent les événements et les difficultés auxquels il eut à faire face, Alex sut toujours garder une grande maîtrise de soi et une lucidité d'esprit exceptionnelle, dont, pour preuves, les incidents

suivants : Nous nous souvenons du jour où, arrêté par la **Kommandantur** de Pont-Aven, il avala tous les papiers compromettants qu'il avait sur lui. Une autre fois, par sa diplomatie et son influence personnelle, nous l'avons vu convaincre un agent de la gendarmerie de fermer les yeux sur un fait flagrant, le lendemain d'une liaison, devant les preuves criantes d'une relation avec l'Angleterre : armes et ravitaillement.

Tout en restant simple, se mettant à la portée de tous, Alex savait, par son autorité, nous guider dans notre devoir et, malgré les gros risques, réussissait à nous faire partager son calme et ses espoirs.

Il avait de ses activité une vue élevée et se refusait absolument à être comparé à un espion, ses actes étaient gratuits et uniquement dictés par son patriotisme.

Sa mort nous a tous surpris. Nous ne pouvions penser qu'un si grand homme pouvait tomber naïvement entre les mains de l'ennemi.

Et pourtant..., en s'en allant de Rudeval la dernière fois, il a embrassé toute la famille, promettant d'y revenir à la Libération (qu'il espérait prochaine), mais dans un autre but, celui de s'y reposer.

Hélas ! tout était fini... Nous n'avons qu'un regret, celui d'avoir beaucoup perdu en perdant Alex.

Lui n'est pas revenu, mais sa femme, Mme Zoé Tanguy, en un pieux pèlerinage est venue à Rudeval.

« Ceux qui ont connu Alphonse Tanguy, dit Alex, ne l'oublieront jamais. Point de cravate, ni de boutons de manchettes, sa casquette et son gros pull de marin lui allaient fort bien. »

Henri BORIS
(« Martin » - « S.V.P. »)

J'ai fait connaissance d'Alex à la Centrale, Coligny, boulevard Pereire. Comment le dépeindre ? C'était un homme charmant, extrêmement courageux sans forfanterie, réservé même, et d'une extrême simplicité ; le type parfait du bon Breton solide qu'il était. Nous eûmes de multiples contacts dans les temps qui précédèrent l'effondrement du Réseau. Max Petit et Rémy partis, Debesse avait pris la direction de la **C.N.D.**, puis, à son tour, il était passé en Angleterre. Alex avait alors pratiquement pris en main les destinées du Réseau. Je m'occupais principalement des transmissions et des opérations aériennes.

Francis Drion, propriétaire du garage de la **S.A.R.V.A.**, à la porte Champerret, avait mis à notre disposition un bureau au premier étage. C'est là que se chiffraient et se déchiffraient les messages. Alex y venait afin de prendre connaissance du trafic et élaborer les plans des opérations nécessaires au transport des agents et du courrier. Le bureau avait plu, les allées et venues du garage garantissant une sécurité qui paraissait la meilleure possible.

Lorsque, moi aussi, je dus rallier l'Angleterre, Alex installa définitivement sa Centrale à la **S.A.R.V.A.** et s'y rendit fréquemment. C'est ainsi qu'il trouva la mort avec Drion, abattus ensemble par la Gestapo.

Que dire encore, sinon qu'au rappel de ces heures exceptionnelles, on ne peut, sans émotion, se souvenir d'hommes tels que ceux-ci, qui écrivirent une page de notre histoire ; et particulièrement d'Alex, héros modeste, mais héros authentique, auquel nous ne pourrons jamais cesser de penser chaque fois que nous évoquerons le temps de la Résistance.

Le souvenir d'Alex...

Je veux évoquer une mission que j'ai accomplie avec lui.

A la base de Kéroman, à Lorient, un jour, en plein midi, dans les bureaux de la **Kriegsmarine**, pendant que je faisais le guet, Alex a ouvert le coffre-fort où étaient rangés les documents les plus importants. Il a photographié tous les dossiers secrets, malgré une sentinelle qui passait sans arrêt devant la porte.

C'est simple et je crois que c'est suffisant pour situer l'homme qu'il était. Un homme intelligent, courageux, n'ayant peur de rien et d'un patriotisme exemplaire.

Son souvenir restera toujours profondément gravé en moi.

Olivier, Jacques COURTAUD (« Jacot »)

Alex a toujours été pour moi une figure énigmatique. Il parlait peu, apparaissait, disparaissait, tout ce qu'il entreprenait réussissait. C'était un organisateur-né, un homme de métier aussi. Je veux parler de celui du Renseignement. S'il savait prendre des risques, il avait le don de les minimiser, tout en rendant son action efficace. Il me semblait quelque peu sorcier et, comme tel, « tabou ». Sa mort est inexplicable quand on l'a connu et, aujourd'hui encore, je n'en ai pas percé le mystère. Il est entré dans la légende comme d'autres paladins des temps passés et modernes. Personne n'a retrouvé son corps, et pour tous ceux qui l'ont approché, il est toujours vivant, tel que chacun l'a vu à sa dernière rencontre avec lui.

Je sais peu de choses de son existence, il se livrait rarement. Cependant, au cours de certains contacts communs, notamment à Angers, en octobre 1942, lors du retour de Rémy, il me fit quelques confidences très discrètes et j'avais senti soudain, sous son apparence rude, une grande sensibilité qu'il dissimulait dans le courant des jours. Jusque-là, j'avais admiré et estimé Alex sans réserves ; de cet instant naquit une amitié partagée.

Lorsqu'il revient en France, en juillet 1940, il se fait engager à la **Kriegsmarine** de Lorient, grâce à son titre d'ingénieur, mais il lui manque d'être rattaché à la France Libre. Heureusement, un autre Lorientais, surnommé « Lebreton », agent de la **C.N.D.**, le présente à Rémy et il peut bientôt apporter à ce dernier, ébahi, les photocopies des bases sous-marines de Lorient, Brest, Saint-Nazaire, Lapalisse et Bordeaux.

Peu après, il quittera l'Arsenal pour se consacrer aux liaisons maritimes du Réseau. Il achète et arme pour le compte de la **C.N.D.** plusieurs bateaux, sous couvert de la pêche en mer. Pendant des mois, il assurera, avec ses équipages, le contact entre la terre de France et certains bâtiments anglais, transbordant passagers, courrier et matériel. Tâche périlleuse où il faut se méfier des hommes et des éléments. C'est sa vie et celle de ses courageux marins qu'il joue à pile ou face, car, ainsi qu'il l'a dit lui-même, une fois sur deux, le contrôle allemand

monte à bord et fouille de fond en comble. Mais l'alternance n'est pas absolue. Alors, à Dieu vat !

En plus de ce travail dangereux et absorbant, il s'occupe du renseignement, et une grande partie de son temps se passera en déplacements incessants. Pour ne pas perdre ses journées, il voyagera de nuit. Afin de pouvoir être à tous les rendez-vous qu'il donnait, il avait pris cette habitude de dormir dans le train, disposant ainsi de tout le temps nécessaire pour développer son secteur, visiter ses agents, recueillir le courrier.

En octobre 1943, après les départs de Debesse et Martin pour l'Angleterre, il devint le chef intérimaire du Réseau, en attendant le retour annoncé de Rémy. La **C.N.D.** connaît alors bien des vicissitudes. Alex, infassable, s'emploie à limiter les dégâts, à colmater les brèches, tout en assurant la routine quotidienne. Son labeur comme ses responsabilités sont immenses : il fait face.

Et nous arrivons à ce jour fatal du 5 novembre où notre ami devait tomber au champ d'honneur. Rémy a raconté ce drame dans ses Mémoires, je ne le ferai pas après lui. Je dirai seulement, une nouvelle fois, connaissant Alex, que je ne comprends pas encore comment il a pu monter, en compagnie de François Drion, propriétaire du garage et grand patriote, lui aussi, cet escalier au bout duquel la mort était embusquée, alors qu'il savait presque sûrement que la Gestapo les attendait en haut. Cela ne lui ressemblait pas...

Je persiste à croire qu'il avait des motifs qui nous échapperont toujours et que le souci de sauver ce qui pouvait encore l'être n'a pas seul guidé ses pas... L'énigme reste entière...

Alex était un homme exceptionnel. Je dis « exceptionnel », car ce mot s'applique bien à lui : il fut à la fois un dirigeant et un exécutant. Sa simplicité, son amour du travail aussi étaient tels qu'il ne pensait jamais déchoir en accomplissant des besognes mineures. C'était également un patron. Il savait combiner et prévoir, sa réussite jusqu'à son assassinat le prouve. Il était soucieux de ménager son équipe, tout en lui demandant beaucoup, mais n'hésitant jamais à payer de sa personne lors de missions difficiles. On peut le citer en exemple. Il n'y eut jamais homme plus droit, plus loyal, plus courageux et quoique ignoré de la foule, il reste une des plus pures figures de la Résistance, ceux de la **C.N.D.** ne doivent pas l'oublier.

Je sais qu'il y a d'autres morts au Réseau, qui sont autant de héros, et leur mémoire doit rester aussi vivace pour nous tous. Que ceux qui les pleurent toujours soient persuadés qu'à travers Alex nous les retrouvons tous. Qu'en l'honorant, nous les honorons tous.

Alain DRION (« Voisin »)

Le 5 novembre 1943, Alex et mon père, Francis Drion, avaient rendez-vous à la **S.A.R.V.A.** en fin de matinée.

Arrivant moi-même vers dix heures, j'appris par un employé que les Allemands étaient dans notre bureau du premier étage, qui servait de P.C. à la **C.N.D.** Je suis alors reparti à la rencontre de mon père pour le prévenir et ne le trouvant pas sur sa route habituelle, je retournai au garage. Malheureusement, je devais arriver trop tard, car des rafales de mitraillette claquaient au moment où je passais la porte...

Je me souviens très bien d'Alex. C'était une joie de travailler avec lui ; il était très doux et très compréhensif. Je suis sans doute le dernier de nous à l'avoir vu. Il était allongé au fond de la voiture de la Gestapo, avec le corps de mon père.

Mais je tiens à détruire une légende. Ces deux grands Français ne se sont pas jetés dans la gueule du loup en connaissance de cause. Ils étaient tous deux ignorants de la présence des Allemands dans notre bureau. Cela, moi j'en suis persuadé !

Et, en cet hommage que l'on rend aujourd'hui aux disparus, je veux rétablir la vérité. Nous la leur devons.

Jacques FEUILLET (« Jean-Bart »)

C'est un ami breton qui me mit en rapport avec Alex, après des cheminements étranges... Je me trouvai ainsi un jour, dans un café de Montparnasse, en face d'un homme froid, direct, mais si simple et si intelligent qu'aussitôt, après quelques phrases échangées, on ne pouvait plus hésiter à le suivre et à obéir à ses ordres.

Je ne rencontrai ensuite jamais un pareil homme parmi les patrons du Réseau... Il était vraiment un chef...

Mes derniers rendez-vous avec Alex datent des derniers jours d'octobre 1943. Il s'agissait entre autres de trouver un nouvel asile pour la Centrale dans Paris, afin de quitter la rue de la Jonquière qui commençait à être trop connue. Nous avions déniché un hôtel particulier vers la porte de Châtillon, au fond d'un jardin mal ou pas entretenu. Le paysage était triste, le ciel gris ; néanmoins, le marché conclu, le loyer payé d'avance, Alex partit en empochant la clef de ce futur asile... Nous ne devions jamais y revenir, et la clef disparut avec lui, le 5 novembre.

Cher Alex, tu demeures le seul souvenir pur que nous puissions garder de cette tragédie du Réseau. Tu étais déjà las, mais tu t'accrochais, et tu savais quand même garder le sourire au milieu des ennuis, des tracasseries, des rendez-vous manqués ou des contretemps.

Tu avais eu le courage, un jour, de câbler à Londres, après l'échec d'une liaison maritime, que tu étais prêt à leur envoyer des équipages bretons pour être sûr de réussir ces liaisons. Tu n'as jamais eu de réponse.

Tu n'aurais pas aimé notre après-guerre et cette floraison de faux résistants ! Tu préférais l'oubli au fond des grandes forêts africaines. Mais nous, nous ne t'oublierons jamais.

Roger HERISSE (« Dutertre »)

C'est vers février ou mars 1942, au bureau de « Pol » (Roger Dumont), rue Caumartin, que j'ai vu Alex pour la première fois. Je me souviens qu'il était vêtu d'une peau de mouton et coiffé d'un béret. Avec Debesse, il discutait de l'achat d'un bateau ayant Concarneau comme port d'attache.

Nos occupations ne nous ont pas permis de nous rencontrer souvent, lui étant aux opérations maritimes et moi aux opérations aériennes.

A mon retour de Londres, en août 1943, je l'ai trouvé à m'attendre chez les Berthou, à la ferme de Rudeval, près de Riec-sur-Belon.

Le 5 novembre 1943, jour de sa mort, nous devions déjeuner dans un petit restaurant des Ternes. C'est en vain que je l'ai attendu. « Rocher » et sa femme « Véronique » (Pierre et Geneviève Tillier) m'ont appris la triste nouvelle le lendemain.

Après la guerre, à la prison de Fresnes, j'ai interrogé Bernard Fallot, adjoint de Masuy. Il m'a dit que l'Allemand qui avait tiré à travers la porte, tuant Alex et Francis Drion, revenait du Front de l'Est où il avait eu beaucoup à souffrir des maquisards russes, et qu'il avait pris l'habitude de tirer sur « tout ce qui bougeait ». Cela n'explique pas tout, car on ne comprend pas comment l'Allemand a pu s'affoler à ce point : des Allemands auraient pu se trouver à la place des victimes ou les accompagner.

Et comment expliquer aussi qu'Alex se soit décidé à monter ? C'est incroyable.

Tout est mystérieux dans cette affaire, même la disparition de son corps !

Puisque j'en ai l'occasion, je tiens à préciser que je ne crois pas aux circonstances de la mort d'Alex telles qu'elles sont connues. C'est un hommage que je rends à sa mémoire.

Madame JUDE
maman de Robert JUDE,
(« L'Avocat »)

Mort pour la France

A LA MEMOIRE D'ALEX...

Je voudrais trouver des mots très simples pour exprimer ma fidélité profonde au souvenir d'Alex, le rude marin breton que j'ai approché de très près.

C'était au temps où Rémy, qu'il avait fait arriver à bon port en Angleterre et qui le mesurait à son aune, lui avait confié l'organisation des opérations maritimes du Réseau **C.N.D.**, et l'avait promu chef du sous-réseau de Bretagne.

Le Q.G. de ce sous-réseau était la ferme de Saint-Thuriau en Saint-Jean-Brévelay (Morbihan), appartenant à une famille rurale de résistants exemplaires, les amis Le Calonnec, que je salue au passage.

Mon jeune fils, Robert Jude (alias « l'Avocat »), l'un des premiers auxiliaires de Rémy, notre célèbre compatriote, avait déjà dû y trouver un refuge pour pouvoir continuer sa tâche périlleuse, puis ce fut l'arrivée du radio de la marine, G. Camenen, muni de son précieux poste émetteur. Un petit groupe ardent ne cessait pas de travailler dans l'ombre, et des agents de liaison, des patriotes, de plus en plus nombreux et actifs, d'y apporter ou d'y recueillir des renseignements, ou des ordres.

Je n'évoque jamais le souvenir de ces rencontres, dans la salle basse de la ferme isolée où je me rendais si souvent sur un vieux vélo, sans revoir fréquemment la physionomie loyale et franche d'Alphonse Tanguy, assez peu loquace, semblant faire sans répit appel à toutes les

ressources de son métier de marin chevronné, pour déjouer les plans de l'ennemi, lui faire tendre des embûches et lui infliger des pertes de plus en plus démoralisantes, comme de préparer les liaisons maritimes et ranimer les espoirs du pays.

Le Réseau **C.N.D.** se développait d'une façon imprévisible, mais non déjà sans sacrifices et sans martyrs. Alphonse Tanguy devait en être un.

C'est avec désolation que j'appris sa fin tragique en novembre 1943.

Cher Alex, vingt-cinq ans après, je n'ai rien oublié. L'aïeule que je suis devenue adresse à votre mémoire un nouvel adieu ému.

Roger LE BAYON (« Loyer »)

En octobre 1941, à la suite d'un long interrogatoire, venant après notre arrestation, à mes deux fils et moi-même, nous fûmes libérés de la prison d'Angers où nous étions internés.

Ayant repris contact avec Robert Jude (« l'Avocat »), ce dernier me mit au vert pour trois mois, mais les nécessités de l'action clandestine firent que, un mois plus tard, il me convoqua à Lorient pour me présenter une nouvelle recrue. Il vint avec un autre agent de la **C.N.D.**, « Lebreton », qui nous emmena dans une chambre d'un immeuble de la rue des Fontaines, où après une certaine attente, je fis la connaissance d'Alex. Je me souviens de sa première apparition. Je vois entrer un homme frisant la cinquantaine, très pâle, tirant sur le roux, coiffé d'un béret basque, vêtu d'une canadienne, dont le col de fourrure est relevé. Ce sont les yeux qui me frappent le plus. Le visage est entièrement rasé de près. Tout cet ensemble, à part les yeux, ne me dit rien. Il m'apparaît, à plus ample examen, comme un homme calme, froid, pour ne pas dire glacial. Il a une façon de vous regarder en face, lorsqu'il vous parle, qui vous en impose.

Il nous explique avec précision ce qu'en raison de ses fonctions d'ingénieur à l'Arsenal, où il travaille pour la **Kriegsmarine**, il peut faire, les grands services qu'il peut nous rendre. Après divers échanges de vues, il nous demande de faire confectionner les clés des coffres allemands où sont enfermés les documents secrets de la base, dont il prendra les empreintes à la cire. Plus tard, quand il aura les clés, il les utilisera pour photocopier tous ces documents qui ne sont rien moins que les plans des bases sous-marines allemandes en France. Avant de se séparer, il donne la manière de le joindre sans risque et n'importe quand. Cela se fera par l'intermédiaire d'Odette Michel, alias « Séverine », herboriste rue de Liège.

L'homme m'a absolument conquis. Il a beaucoup plus de métier que « l'Avocat » et j'estime qu'il doit devenir notre chef régional. Je m'incline devant sa personnalité très marquée et je suis décidé, le cas échéant, à lui obéir aveuglément.

Alex, présenté à Rémy par « Lebreton », lui remet les photocopies des plans et devient mon patron en tant que chef du sous-réseau « Bretagne », fonction à laquelle il ajoutera bientôt celle de chef des opérations maritimes.

C'est alors que nous nous lançons dans l'acquisition de plusieurs bateaux : « Papillon-des-Vagues », « Héros-de-Cirey », « les Deux-Anges » et « Général-Charrette », ce dernier étant acheté par Alex sous le nom de « Tual ».

Un questionnaire reçu de Londres stipulait que les agents engagés dans un réseau concourraient à l'avancement au même titre que les militaires. Alex était très sceptique à ce sujet. Je l'entends encore me dire avec son bon sourire, qu'il savait parfois rendre ironique : « Vous savez, mon vieux Loyer, n'attachez pas trop de crédit à ce que l'on raconte là-dessus. Je suis bien convaincu que, lorsque cette guerre sera terminée, on nous laissera royalement tomber, si nous avons la chance d'en tirer notre peau. Mais je sais que vous êtes comme moi, que vous vous moquez de toutes ces choses. Il y a des satisfactions, voyez-vous, qui dépassent tout ce qu'on nous promet. La plus grande pour moi est celle de pouvoir encore « Servir », et il mettait dans ce mot toute son âme.

En 1943, Alex, qui se sent traqué, me demande de lui trouver un asile. Je lui propose de partager la chambre que j'ai retenue dans une maison de passe, à Nantes, et qui présente l'avantage de n'exiger aucune pièce d'identité. C'est au cours d'une nuit passée là qu'Alex m'a raconté sa vie, témoignant ainsi de la confiance qu'il avait en moi.

En juin de la même année, j'eus la joie de voir Alex à Quiberon. Après une bonne conversation, chez moi où il était venu, il nous quitta en emportant mon courrier. Je ne devais plus le revoir...

Pauvre Alex, mon très cher ami. La satisfaction de « servir » t'a amené, comme tant de nos camarades, hélas ! qui ont si bien servi, eux aussi, sous une rafale de mitraillette tirée à travers une porte, et tu ne sauras jamais la peine et le chagrin que j'ai éprouvés un soir de novembre 1943, lorsque la B.B.C. lança sur les ondes la phrase fatidique : « N'allez pas chez Alex, il a le choléra. » Cette simple phrase, tu ne sauras jamais plus, mon très cher Alex, le mal qu'elle nous a fait à ma famille et à moi-même qui t'aimions d'une affection plus grande que celle que l'on voue à un parent. Nous en connaissions toute la signification tragique et pensions que, si tu avais été arrêté, tu étais en ce moment même soumis à la torture de ces sauvages.

Pas un seul instant je n'ai craint que tu parles, car j'avais pu t'apprécier lorsque tu t'étais confié entièrement à moi.

J'avais une telle confiance en toi que, sachant ta mauvaise habitude de toujours trimballer, dans la serviette qui ne te quittait jamais, tous tes documents — habitude que j'avais vainement essayé de te faire abandonner — malgré les craintes de ma Jeanne qui, elle aussi, était au courant de cette habitude, je lui ai assuré qu'avec toi il n'y avait rien à redouter et que tu t'arrangerais toujours pour qu'aucun de tes amis ne soit inquiété.

Mais quelle frousse, mon Dieu !

La France et le Réseau ont perdu, ce jour-là, le meilleur parmi les meilleurs, qui n'aura pas eu la satisfaction et la joie d'assister à la Libération et à la Victoire, pour lesquelles il avait cependant tant travaillé.

Mesdames LE CALONNEC,

épouse et filles de

Mathurin LE CALONNEC

(« Le Lutteur »)

Mort pour la France

Du 1er juin 1943 au 20 février 1944, notre maison devint la Centrale du sous-réseau « Bretagne » de la **C.N.D.** C'est pour cette raison que nous avons eu le plaisir de voir et de recevoir de très nombreuses fois Alphonse Tanguy, pseudo « Alex ».

Pour nous, Alex était un chef et un ami. Nous savions dès le début qu'il était un des principaux agents du Réseau, et qu'en plus de ses responsabilités dans le renseignement, il était le chef responsable des liaisons maritimes avec les bateaux anglais.

Par son courage et ses initiatives, Alex forçait notre admiration. Nous l'avons vu, à plusieurs reprises, quand il y avait des messages importants à faire passer à Londres, arriver à la maison, revêtu de l'uniforme d'officier allemand et circuler dans une voiture de la **Wehrmacht.**

M. Le Calonnec et nous-mêmes aimions le voir arriver à la maison et, quand il n'y avait pas urgence au Réseau, il aimait se détendre à la ferme.

A cause des taches de rousseur piquées sur le visage, les cheveux rares d'un blond roux, ainsi qu'une moustache rousse, nous lui donnâmes le surnom de « Frédéric Barberousse ».

En novembre 1943, nous fûmes dans les premiers à apprendre sa mort en héros. Le coup fut très dur...

René LE CARVAL

C'était au mois d'août 1942, je venais de rentrer d'Angleterre en France, quand un de mes amis, Claude Francis-Bœuf, me proposa le commandement d'un petit chalutier de 16 mètres, « le Papillon des vagues », pour le compte de la Résistance et appartenant au Réseau **C.N.D.**, afin d'assurer les liaisons maritimes entre la France et des bateaux anglais, ce que j'acceptais tout de suite. Avant mon embarquement, comme patron, l'équipage était au complet avec mon frère Armand, Michel Le Gars, Alain Hélias, Louis Lucas, le mousse Louis Le Léon et un nommé Robert Hirch, dit « Coco », qui faisait fonction de mécanicien à terre. C'est ce dernier qui me présenta à Alex, chef des opérations maritimes.

Un après-midi, à Concarneau, vers 16 heures, je me trouvais en présence d'un homme d'une quarantaine d'années, avec une moustache rousse, habillé en marin, pantalon et vareuse « bleus de chauffe » casquette de drap, tenant dans ses mains un vélo. Dès les premières paroles que nous échangeâmes, il me parut très sympathique. Peu après, nous allâmes prendre une bière ensemble et, au bistrot, il commença à m'expliquer le genre de travail que j'aurais à faire.

Mon port d'attache était Port-Manech et je devais remonter la rivière de l'Aven jusqu'à Resbras et faire de la pêche au chalut. Je viendrai vendre mon poisson à Concarneau. A Resbras, je devais embarquer courrier, personnels civils et militaires (ceux-ci se trouvaient dans une ferme nommée Rudeval, à Riec-sur-Belon), descendre la rivière jusqu'à Port-Manech, où je devais passer le contrôle avec les Allemands, à chaque sortie et à chaque rentrée. En me tapant sur l'épaule comme un bon père de famille, il me dit : « Je te demande d'être calme devant les Allemands qui monteront à bord pour contrôler ce qui s'y trouvera. »

Ensuite, je devais prendre la mer pour aller à des rendez-vous au large des Glénans avec des vedettes rapides venant d'Angleterre. Je devais être à l'écoute des messages personnels que lançait la radio de Londres. Quand le message « Denise a les yeux bleus » passerait, je

devais être prêt pour faire une liaison et, si j'entendais « Tempête sur l'Ouest », je devais laisser tomber et prendre le maquis. (Malheureusement pour moi, au mois de novembre 1943, je n'entendis pas ce message et fus arrêté et déporté en Allemagne.)

Toute cette conversation se passa dans le calme et, toujours comme un père de famille, il n'avait pas l'air de donner des ordres, mais de demander un grand service pour lui personnellement. A cet homme, je ne pouvais rien refuser, je lui avais déjà sacrifié ma vie.

Je l'avais embarqué sur mon rôle comme matelot sous le nom de « Tual ». Il devait faire des liaisons avec moi, mais il n'eut jamais le temps d'en faire. Tout en effectuant le service d'espionnage, il travaillait comme ingénieur à la base sous-marine de Lorient et, quelques jours avant mon arrestation, au mois de novembre 1943, il fut tué par les Allemands à Paris. Il était natif de Lorient et s'appelait Alphonse Tanguy. Étant un Breton comme moi, la confiance et l'amitié ont été réciproques. Je ne peux que le regretter, car c'était un brave et courageux bonhomme, pour qui, je le répète, j'avais sacrifié ma vie.

Mme Jeanne MANTRAND-LE BOZEC
(« Yvon »)

Alphonse Tanguy, dit « Alex », Breton comme son nom l'indique, avait les qualités de sa race.

Habitant Lorient après l'armistice de 1940 qui nous livrait à l'ennemi, il réussit habilement à se faire engager à l'Arsenal, dans la section allemande. Cinquante ans, ingénieur, l'air digne et posé d'un bon père tranquille, toute sa personne inspirait grande confiance. Nous savons comment, admis dans le guêpier, il y employa son temps ! Son intelligence à l'affût de tout, son sang-froid remarquable, son efficacité firent merveille.

En même temps, il continuait à étendre sur place une base de résistance. Notre ami « Mariette » (Clément Crochet), qui travaillait près de lui, dès cette époque, était un de ses bons agents. C'est par lui que je fus recrutée, puis, en 1942, engagée au Réseau par Alex et homologuée sous le pseudo d'« Yvon ».

Je ne vis Alex que deux fois cette année-là, mes contacts se faisant uniquement par « Mariette ». D'ailleurs Alex, recherché tout à coup par la Gestapo, obligé de fuir la ville, ne se montrait plus guère à Lorient. Il menait cependant activement le sous-réseau « Bretagne », organisant depuis les côtes du Sud-Finistère les liaisons maritimes, lesquelles nécessitaient tant de courage, d'abnégation de la part de nos marins-pêcheurs. Et Alex les aimait ses « Bretons ». Il en était fier !

Brave lui-même, il abordait le danger sans prendre, tant pour lui que pour ses agents, de risques inutiles. La sécurité de chacun étant sa règle première, il était d'une prudence extrême quand il le fallait ; téméraire aussi quand l'occasion s'offrait. Dur à la peine, harassé parfois, mais continuant jusqu'au bout sa tâche, simple dans son comportement, il donnait l'exemple dans cette lutte de tous les instants. Chacun en lui reconnaissait le chef et, comme tel, le respectait et l'aimait, devinant

que sous son abord réservé, froid, presque distant, se cachait un cœur plein de bonté. Sa discrétion — je dirai presque son mutisme — faisait partie de sa nature. Sans gestes, d'un ton calme, il exposait ce qu'il fallait faire, et tout se passait bien. Tout, jusqu'au mois tragique de novembre 1943 !

Au début de cette année fatale, Alex m'avait fait venir à Paris, à la Centrale « Coligny », dirigée par « Debesse » (Jean Tillier), où le travail de secrétariat ne manquait pas. Malheureusement, survinrent des coups durs, frappant à l'extérieur certains de nos agents. Le péril s'orientant vers « Debesse », il dut, sur les instructions de Londres, rejoindre l'Angleterre, avec sa femme Monique et son beau-frère « Claudius » (Jean-Claude Dumont), qui faisaient partie de la Centrale. C'est alors que l'intérim en fut confié à Alex.

Il commença par nous trouver immédiatement un autre asile, celui de la rue de la Jonquière, où nous nous installâmes avec nos volumineux documents. Le local était petit, sombre, situé au rez-de-chaussée. Nous y étions quatre : Alex, un charmant ménage, « Rocher » (Pierre Tillier), neveu de Debesse, sa femme Geneviève et moi-même.

C'est pendant ce temps de collaboration intense que j'appris à connaître Alex. Je pus tout au long des jours, le voyant agir sans trêve ni repos, mû par sa foi en la Patrie, comprendre de quelle trempe était fait cet homme et quelle valeur il représentait.

Tout comme moi, les « Rocher » l'admiraient. Eux aussi, hélas ! après tant de malheurs qui s'abattirent sur le Réseau, firent le sacrifice suprême. Ils moururent en déportation sans voir l'œuvre accomplie !

Ces trois êtres que je n'ai jamais oubliés et que je ne puis m'empêcher d'associer dans mon souvenir, étaient des Purs.

En rendant ici hommage à Alex, à Alphonse Tanguy, ce grand Français, c'est à tous ceux qui firent don de leur vie, pour la liberté d'un peuple, que je pense.

Madame Odette MICHEL
(« Séverine »)

Né à Lorient le 14 mars 1896, Alphonse Tanguy, dit Alex, entre dans la Résistance en 1940. C'est en Roumanie, où il est ingénieur, qu'il exécutera son premier acte de sabotage, en mai 1940, en faisant dérailler un train allemand. Soupçonné, il sera arrêté et emprisonné, mais en juillet il s'évadera et regagnera la France avec le dernier avion.

En août 1940, il reviendra à Lorient, se fera embaucher à l'arsenal comme ingénieur collaborateur mais, en réalité, ce sera pour être au courant des plans qui peuvent y être établis par l'ennemi.

Un jour, pour fournir des renseignements à la Résistance, il décidera de partir en Allemagne sous l'uniforme allemand : son audace est couronnée de succès. Il reprendra son poste et réussira à mettre sur pied, en 1941, le Réseau « Bretagne ». Grâce à la confiance qu'il inspire à ses « collaborateurs », il fera des prouesses : un jour du mois de mars 1942, ayant des bateaux à faire partir en Angleterre, il faut qu'il s'assure du gardiennage de la côte ; il n'hésitera pas à inviter à dîner, au Moulin de Pont-Aven, les officiers responsables et, tandis qu'il les abreuvera de champagne, les bateaux pourront prendre le large, ce qui lui fera dire avec un sourire assez rare chez cet homme austère : « Je les ai bien eus encore une fois ! »

En juin 1942, il organisera le départ de « Rémy » et de sa famille vers l'Angleterre. Le 17 juin, recherché par la Gestapo, il partira dans l'asile de Riec-sur-Belon, toujours en contact avec ses agents, bravant tous les dangers sous toutes sortes de déguisements, organisant le cambriolage de sa propre maison, gardée par la Gestapo, afin de faire disparaître les rôles et autres pièces importantes concernant les bateaux.

La surveillance dont il fera l'objet l'éloignera un peu de Lorient, qu'il quittera définitivement après la destruction de cette ville en janvier 1943.

C'est alors qu'il s'installera à Paris, d'où il effectuera de nombreux voyages à Riec et Concarneau, où il continuera à diriger le trafic France-Angleterre. Entre-temps, en juin 1943, « Jacot », chef des services radio et aérien, est arrêté. Alex prendra en main les agents, accomplissant de nombreuses missions.

C'est en revenant d'une de celles-ci, qu'arrivant au bureau des transmissions, porte de Champerret, le 5 novembre 1943 au matin, Alex apprend que celui-ci est occupé par les Allemands. N'écoutant que son courage, il veut forcer la porte pour sauver les codes, les cartes indiquant l'endroit des postes émetteurs et le lieu des parachutages, mais, hélas ! il est abattu par une rafale de mitraillette tirée de l'intérieur.

C'est ainsi qu'Alex, homme courageux et sans peur, est tombé face à l'ennemi, après avoir rempli une mission toute à la gloire de l'Homme, de la Résistance et de la France.

Jean SCIOU (« Faucon »)

Dépeindre Alex ? Bien des camarades l'ont fait avec beaucoup de talent.

La mélancolie que nous ressentons tous en évoquant son souvenir trouve tout son reflet dans les lignes admirables qu'a laissées de lui, avant de disparaître, trop tôt lui aussi, notre jeune savant si sensible, Claude Francis-Bœuf, notre « Camaret », qui apprit à juger à l'école des Charcot, Piccard et Cousteau.

Dans cette aquarelle aussi, d'Emile Compard, où nous voyons, nous, à travers Alex, toute notre vie de cette époque, avec ses fatigues ses dangers, sur cette toile de fond de nuit et de brume de la vie secrète.

Des ordres ? Non ! La demande en deux mots de la mission impossible, appuyée de la sûreté de son regard clair, vous ôtant toute envie d'élever la moindre objection.

Du panache ? Aucun, tout apparaissant comme élémentaire évidence.

De la distance ? Non plus !

De la méfiance ? A peine !

De la confiance ? Pas même !

Mais quoi alors ?

Tout qui se sent, et rien qui puisse s'exprimer.

Oui, c'était cela Alex, avec sa prodigieuse activité sereine, son audace, son esprit de décision, sans phrases, dans la simplicité.

Une VOLONTE et une seule.

LE SOUVENIR D'ALEX

Un fâcheux contretemps n'avait pas permis d'insérer l'article de Jacot consacré à « Alex », pour le vingtième anniversaire de sa mort, dans le Bulletin paru dans l'automne 1963. Il nous a semblé juste, alors que cette année on va célébrer le vingtième anniversaire de la fin de la deuxième guerre mondiale, de rendre hommage à celui qui fut le plus pur héros du Réseau, en publiant les lignes qui ont pour objet de perpétuer son souvenir.

Cet article avait été adressé aux camarades de l'Amicale sous forme de feuillets ronéotypés. Beaucoup ne l'ont pas reçu ; il ne fera pas donc double emploi pour tout le monde. Ceux qui l'ont déjà lu nous excuseront de cette réimpression qu'il fallait tout de même faire. Il y a des redites qui s'imposent.

« ALEX »

Le 5 novembre prochain, il y aura vingt ans que notre ami Alex, notre cher Alex, a été abattu par la Gestapo. Nous ne pouvons pas laisser passer cette date sans la rappeler à l'esprit des camarades survivants du Réseau. Son nom n'est gravé sur aucune tombe où nous pourrions aller pieusement nous recueillir. Il nous appartient donc d'évoquer sa figure pour qu'il soit toujours présent parmi nous.

Il n'est pas trop tard pour parler de lui. Il ne sera jamais trop tard pour parler d'un tel homme, mais, pour dire une fois pour toutes ce qui me tient au cœur, l'estime qu'on n'a pas donné à Alex, à ses éclatants à ce patriote, à ce héros authentique, le [illegible]

[illegible] réseau C.N.D.

Ses héroïques actions lui ont valu de nombreuses distinctions :

Compagnon de la Libération
Officier de la Légion d'honneur
Médaille de la Résistance avec rosette
Croix de Guerre avec palmes et 4 citations
Distingued Service Order (Grande-Bretagne)
Medal of freedom (U.S.A.)

D'émouvantes obsèques lui ont été été faites le 12 février, à Marizelle (Aisne) : huit drapeaux suivaient son cercueil, dont celui de notre Amicale. De nombreuses personnalités et une importante délégation de notre association (Il était membre du Comité de Direction) lui ont rendu un suprême hommage.

Sur sa tombe, G. ALIF lui a fait un adieu plein d'émotion :

« Au nom de tous nos camarades du réseau C.N.D. Castille, je t'adresse cet adieu, mon cher PRUVOST...

Mais non, ce n'est pas un adieu, ce ne peut être un adieu...

Te souviens-tu, durant la guerre de 14, lorsqu'un camarade tombait, nous ne pouvions accepter qu'il soit mort. Nous continuions à vivre avec lui.

Durant l'occupation, tu continuais à faire ce que tu avais décidé de faire au lendemain de l'armistice, car tu avais dit « NON » à la soumission.

Ton souvenir restera vivant. Nous continuerons à vivre avec toi.

La vie que tu as menée, l'Honneur et le Devoir qui ont inspiré tous tes actes, tous tes gestes serviront d'exemple à nos fils et à tous les jeunes.

Mon cher PRUVOST, tous, nous t'aimions bien. »

avant la Libération. Vivant, il eût reçu les honneurs qu'il méritait, en admettant qu'il les eût acceptés. Disparu, il est devenu un, parmi tant d'autres, dont on se souvient quelquefois au cours d'une conversation et dont l'image s'estompe de plus en plus.

C'est le rôle de l'Amicale de braquer sur cette ombre la caméra du souvenir. C'est un de ses devoirs les plus sacrés de faire en sorte que l'oubli n'ensevelisse à jamais la mémoire de ceux qui ont tout donné pour que nous vivions, pour que nous soyons libres, pour que nous soyons heureux.

⁂

Alex a toujours été pour moi une figure énigmatique. Il parlait peu, apparaissait, disparaissait ; tout ce qu'il entreprenait réussissait. C'était un organisateur né, un homme du métier aussi. Je veux parler de celui du Renseignement. S'il savait prendre des risques, il avait le secret de les minimiser tout en rendant son action efficace. Il me semblait quelque peu sorcier et, comme tel, tabou. Sa mort est inexplicable quand on l'a connu et, aujourd'hui encore, je n'en n'ai pas percé le mystère. Il est entré dans la légende comme d'autres paladins des temps passés et modernes. Personne n'a retrouvé son corps et, pour tous ceux qui l'ont approché, il est toujours vivant, tel que chacun l'a vu à sa dernière rencontre avec lui.

Je sais peu de chose de son existence ; il se livrait rarement. Cependant, au cours de certains contacts [illegible] à Angers, en octobre 1942, lors que [illegible] [illegible]

[illegible] ses premières études [illegible] Il désirait ardemment être officier de [illegible] pour des [illegible] raisons familiales, il ne le put et prépara, sans enthousiasme, l'entrée à l'École des Arts et Métiers d'Angers où il fut reçu. Il ne sera pas marin, mais ingénieur.

La guerre de 1914 éclate. Il est déjà patriote, c'est une âme fortement trempée et n'a pas un moment d'hésitation : il s'engage pour la durée de la guerre. Il n'est pas besoin de souligner comment il la fera ; Alex est un de ces êtres qui ne font rien à moitié et qui, lorsqu'ils ont décidé quelque chose, se sont embarqués dans une affaire, vont jusqu'au bout de leur lancée, même s'ils doivent en mourir.

En 1918, il est sous-lieutenant et il occupe cette Allemagne qu'il a combattue à fond, de toutes ses forces, et qui restera toujours pour lui l'ennemi numéro un. Puis il quitte l'armée. On le retrouve, dans le courant de 1920, en Roumanie. Il y séjournera vingt ans, ingénieur aux Pétroles de Ploesti notamment. Il s'y mariera avec une Roumaine.

Au mois d'avril 1940, il revient en France pour quelques jours. Notre ami appartenait au Deuxième Bureau de l'Armée et ce retour fut provoqué par un appel du Ministère de la Guerre où il se rendit pendant un bref passage à Paris. A la suite de cette visite, il repart pour la Roumanie. Peu après, au mois de mai, il est soupçonné, là-bas, d'avoir fait dérailler un train allemand. En réalité, il est bien l'auteur de la catastrophe et de quelques autres méfaits accomplis sur ordre. Il est alors arrêté et emprisonné. Notre ami n'est pas homme à rester en cage. Avec des complicités locales, il s'évade en juillet 1940 et regagne la France, empruntant la voie aérienne qui lui paraît la plus rapide, sinon la plus sûre.

Ainsi, la valeur du personnage est déjà située. On peut prédire, sans être grand clerc, qu'il n'assistera pas passif au spectacle de la défaite française et de l'envahissement du territoire

QUELQUES ADRESSES A CONNAITRE :

- **Association des Français Libres**
  6, square du Champ-de-Mars, Paris-15e
  (Bulletin F.F.L.)
  Cotisation : 10 F
- **Association Nationale des Médaillés de la Résistance**
  Hôtel des Invalides à Paris-7e - Tél. INV. 17-62
- **Association amicale des mutilés, prisonniers, déportés, anciens combattants et victimes de la guerre**
  140, boulevard Richard-Lenoir, Paris-11e
  Vous pouvez consulter cette association en demandant M. PRESSET, qui vous donnera tous renseignements concernant votre pension d'invalidité.

national. L'engagé de 1914-1918, l'agent en Roumanie, le saboteur de mai 1940 n'est pas de ceux qui attendent de voir comment le vent va tourner pour prendre position. Il n'y a qu'une chose qui compte : son pays subit une humiliation qu'il ne peut tolérer. Et de la part de qui ? De ceux qu'il a combattus et occupés dès sa jeunesse. Il ne croit pas un instant que cela sera définitif. Lui aussi pense que la France a perdu une bataille, mais qu'elle n'a pas perdu la guerre... Il est donc décidé à continuer le combat et il deviendra un des rouages de la Résistance.

⁂

Il ignore comment il va pouvoir s'intégrer à cette Résistance dont la B. B. C. commence déjà à parler chaque soir, mais il ne veut pas perdre de temps ni arriver les mains vides au rendez-vous qu'il attend... Il se fait engager, peu après son retour, à la Kriegsmarine de Lorient, grâce à son titre d'ingénieur. Il réside alors chez sa sœur.

Son séjour à l'arsenal sera productif ; ce n'est pas un homme à gaspiller les possibilités qui s'offrent à lui. Il sait où il va, ce qu'il cherche. Lorsque Lebreton, agent de la C.N.D., Lorientais lui-même, le présentera à Rémy, en décembre 1941, il ne tardera pas à apporter à son nouveau chef toutes les informations demandées par ce dernier. Il en rajoutera même, car, non seulement il fournira les plans de la base sous-marine de Lorient sollicités, mais aussi ceux de Brest, de Saint-Nazaire, de La Pallice et de Bordeaux. Le patron en restera tout éberlué.

Ce magnifique résultat ne constituera qu'un début. Alex montrera, par la suite, de quoi il est capable, et son amour contrarié pour la mer trouvera dans de nouvelles activités une sorte de revanche : il devient le grand maître des liaisons maritimes du Réseau.

Il sera cet armateur d'un genre nouveau qui achète et qui arme des navires pour faire une guerre spéciale où il s'agit de passer, au nez et à la barbe de l'ennemi, les agents français en mission, le courrier du Renseignement, du matériel divers. Tâche ingrate et périlleuse où il faut se méfier des hommes et des éléments. C'est sa vie et celle de ses courageux équipages qu'il joue à pile ou face, car, ainsi qu'il le dit lui-même : une fois sur deux, le contrôle allemand monte à bord et fouille les bateaux. Mais l'alternance n'est pas absolue... Alors, à Dieu vat !

Dans une autre époque, il eût été un magnifique corsaire. C'était un entraineur d'hommes ; il avait un ascendant prestigieux sur ceux qui étaient sous ses ordres. Son esprit d'aventure, la sûreté de ses décisions et aussi cette sorte de chance qu'il eut pendant longtemps, tout cela le prédisposait à être le frère de ces marins de jadis qui couraient sus à l'adversaire à travers les océans, au milieu des tempêtes.

Son travail ne se bornait pas à organiser des liaisons maritimes. Le renseignement absorbait une grande partie de son activité, ce qui l'obligeait à effectuer de nombreux déplacements. Quand je dis nombreux déplacements, c'est déplacements incessants qu'il faut lire. En effet, ainsi que l'ont fait remarquer plusieurs de ses camarades, il passait ses nuits en chemin de fer. Afin de pouvoir être à tous les rendez-vous qu'il donnait, il avait pris cette habitude de dormir dans le train, disposant ainsi de tout le temps nécessaire pour développer son secteur, visiter ses agents, recueillir le courrier. Ce labeur perpétuel l'emmenait bien souvent hors de Bretagne, le long des côtes atlantiques, à Bordeaux, à Paris. Il était infatigable et partout à la fois. Comment un tel dynamisme n'eût-il pas subjugué ceux qui le secondaient ?

En octobre 1943, après le départ de Debesse et celui de S. V. P. pour l'Angleterre, Alex est pratiquement le chef du Réseau, en attendant le retour annoncé de Rémy. La C. N. D. connait à nouveau une mauvaise passe. Le secteur du Sud-Ouest a été démantelé et Alex s'emploie à limiter les dégâts, tout en s'efforçant d'assurer la routine quotidienne. Plus que jamais, il doit faire face à tous les problèmes et se déplacer continuellement pour assumer ses responsabilités qui sont immenses. Certes, il est bien épaulé par des garçons de valeur, mais l'ennemi sait de plus en plus de choses et il n'a jamais été plus redoutable. Cette C. N.eD. lui a porté tant de coups néfastes qu'il veut l'anéantir à tout prix. Ses diverses polices sont sur les traces de ses membres. La partie est dure. Il faut jouer serré. Alex s'y emploie au maximum.

Et nous arrivons à ce jour fatal du 5 novembre où notre ami devait tomber au champ d'honneur. Rémy a raconté ce drame dans ses Mémoires ; je ne le ferai pas après lui. Je dirai seulement une nouvelle fois que, connaissant Alex, je ne comprends pas encore comment il a pu monter cet escalier au bout duquel la mort était embusquée, alors qu'il savait presque sûrement que la Gestapo l'attendait en haut. Cela ne lui ressemble pas.

Je persiste à croire qu'il avait des motifs qui nous échapperont toujours et que le souci de sauver ce qui pouvait encore l'être n'a pas seul guidé ses pas. A moins qu'il n'ai cru, comme souvent, que la chance ne l'abandonnerait pas... L'énigme reste entière.

⁂

Ces lignes, au terme desquelles nous arrivons, ne donnent qu'un faible aperçu de l'être qu'était Alex. Le cadre de cet article ne permettait pas de grands développements, le manque de détails non plus. Je le répète, tout ce que l'on sait sur lui reste flou et a été recueilli au cours de quelques confidences, à l'un ou à l'autre, dont notre ami était très avare. Alex a disparu avec la plupart de ses secrets.

Je souhaiterais tout de même que cette brève et incomplète évocation ravivât le souvenir de cet homme exceptionnel dans le cœur de tous nos camarades. Je dis « exceptionnel », car ce mot s'applique bien à lui : il fut à la fois un dirigeant et un exécutant. Sa simplicité, son amour du travail aussi, étaient tels qu'il ne pensait jamais déchoir en accomplissant des besognes mineures. C'était également un patron. Il savait combiner et prévoir. Sa réussite jusqu'à son assassinat en est la preuve. Il était soucieux de ménager son équipe, tout en lui demandant beaucoup, mais n'hésitait jamais à payer de sa personne lors de missions difficiles. Tout cela réuni faisait de lui un chef dans le sens le plus élevé du terme.

On peut le citer en exemple. Il n'y eut jamais homme plus droit, plus loyal, plus courageux et, quoique ignoré de la foule, il reste une des plus pures figures de la Résistance. Ceux de la C. N. D. ne doivent pas l'oublier.

Je sais qu'il y a d'autres morts, au Réseau, qui sont autant de héros et leur mémoire doit se maintenir aussi vivace pour tous. Que ceux qui les pleurent toujours soient persuadés qu'à travers Alex nous les retrouvons tous. Qu'en l'honorant nous les honorons aussi.

IACOT,
Septembre 1963.

L'anniversaire de l'Appel du 18 juin 40

L'Association des Français libres organisera dans ses salons le 16 juin prochain, en soirée, un cocktail pour commémorer le 25e anniversaire de l'Appel.

En conséquence, notre réunion mensuelle de juin n'aura pas lieu ce jour-là. Elle sera avancée d'une semaine, soit le deuxième mercredi, 9 juin 1965.

" A L E X "

Le 5 novembre prochain, il y aura vingt ans que notre ami Alex, notre cher Alex a été abattu par la Gestapo. Nous ne pouvons pas laisser passer cette date sans la rappeler à l'esprit des camarades survivants du Réseau. Son nom n'est gravé sur aucune tombe où nous pourrions aller pieusement nous recueillir ; il nous appartient donc d'évoquer sa figure pour qu'il soit toujours présent parmi nous.

Il n'est pas trop tard pour parler de lui. Il ne sera jamais trop tard pour parler d'un tel homme, mais pour dire une fois pour toutes ce qui me tient au coeur, j'estime qu'on n'a pas donné à Alex, à ce résistant, à ce patriote, à ce héros authentique la place qui lui revnait au Réseau, c'est-à-dire la première. Son tort, son seul tort, ce fut d'être tué par les Allemands, de mourir avant la Libération. Vivant, il eut reçu les honneurs qu'il méritait, en admettant qu'il les eut acceptés. Disparu, il est devenu un parmi tant d'autres, dont on se souvient quelquefois au cours d'une conversation, et dont l'image s'estompe de plus en plus.

C''est le rôle de l'Amicale de braquer sur cette ombre la caméra du souvenir. C'est un de ses devoirs les plus sacrés de faire en sorte que l'oubli n'ensevelisse à jamais la mémoire de ceux qui ont tout donné pour que nous vivions, pour que nous soyons libres, pour que nous soyons heureux.

o
o o

Alex a toujours été pour moi une figure énigmatique. Il parlait peu, apparaissait, disparaissait, tout ce qu'il entreprenait réussissait. C'était un organisateur né, un homme du métier aussi. Je veux parler de celui du Renseignement. S'il savait prendre des risques, il avait le secret de les minimiser, tout en rendant son action efficace. Il me semblait quelque peu sorcier et, comme tel, tabou. Sa mort est inexplicable quand on l'a connu et, aujourd'hui encore, je n'en n'ai pas percé le secret. Il est entré dans la légende comme d'autres paladins des temps passés et modernes. Personne n'a retrouvé son corps et pour tous ceux qui l'ont approché, il est toujours vivant, tel que chacun l'a vu à sa dernière rencontre avec lui.

Je sais peu de choses de son existence, il se livrait rarement. Cependant, au cours de certains contacts communs, notamment à Angers, en octobre 1942, alors que Rémy venait de rentrer en France, il me fit quelques confidences très discrètes et j'avais senti soudain, sous son apparence rude, une grande sensibilité qu'il dissimulait dans le courant des jours. Jusque-là, j'avais admiré et estimé Alex sans réserves, de cet instant naquit une amitié partagée.

Quelle a été sa vie avant la débâcle de 1940 ? Je ne l'ai appris que d'une façon extrêmement schématique à travers ses propres allusions et les indications, parfois contradictoires recueillies de droite et de gauche.

Né à Lorient, le 14 Mars 1896, Alex, de son vrai nom Alphonse Tanguy, fit ses premières études au lycée de sa ville natale. Il désirait ardemment être officier de marine. Pour de pénibles raisons familiales il ne le put et prépara sans enthousiasme l'entrée à l'Ecole des Arts et Métiers d'Angers

où il fut cependant reçu. Il ne sera pas marin, mais ingénieur.

La guerre de 1914 éclate. Il est déjà patriote, c'est une âme fortement trempée, et n'a pas un moment d'hésitation : il s'engage pour ma durée de la guerre. Il n'est pas besoin de souligner comment il la fera cette guerre. Alex est un de ces êtres qui ne font rien à moitié et qui, lorsqu'ils ont décidé quelque chose, se sont embarqués dans une affaire, vont jusqu'au bout de leur lancée, même s'ils doivent en mourir.

En 1918, il est sous-lieutenant et il occupe cette Allemagne qu'il a combattue à fond, de toutes ses forces et qui restera toujours, pour lui, l'ennemi numéro un. Puis il quitte l'armée. On le retrouve dans le courant de 1920 en Roumanie. Il y restera pendant vingt ans, ingénieur aux Pétroles de Ploesti notamment. Il s'y marie avec une Roumaine.

Au mois d'avril 1940, il revient en France pour quelques jours. Notre ami appartenait au Deuxième Bureau de l'Armée et ce retour fut provoqué par un appel du Ministère de la Guerre où il se rendit pendant un bref séjour à Paris. A la suite de cette visite, il repart pour la Roumanie. Peu après, au mois de mai, il est soupçonné, là-bas, d'avoir fait dérailler un train allemand. En réalité, il est bien l'auteur de la catastrophe et de quelques autres méfaits accomplis sur ordre. Il est alors arrêté et emprisonné. Notre ami n'est pas homme à rester en cage. Avec des complicités locales, il s'évade en juillet 1940 et regagne la France, empruntant la voie aérienne qui lui paraît la plus rapide.

Ainsi la valeur du personnage est déjà située. On peut prédire, sans être grand clerc, qu'il n'assistera pas passif au spectacle de la défaite française et de l'envahissement du territoire national. L'engagé de 14-18, l'agent en Roumanie, le saboteur de mai 40, n'est pas de ceux qui attendent de voir comment le va va tourner pour prendre position. Il n'y a qu'une chose qui compte : son Pays subit une humiliation qu'il ne peut tolérer. Et de la part de qui ? De ceux qu'il a combattus et occupés dès sa jeunesse . Il ne croit pas un instant que cela sera définitif. Lui, aussi, pense que la France a perdu une bataille, mais qu'elle n'a pas perdu la guerre ... Il est donc décidé à continuer le combat et il deviendra un des rouages de la Résistance.

o
o o

Il ignore comment il va pouvoir s'intégrer à cette Résistance dont la B.B.C. commence déjà à parler chaque soir, mais il est décidé à ne pas perdre de temps et à ne pas arriver les mains vides au rendez-vous qu'il attend... Il se fait engager, peu après son retour, à la Kriegsmarine de Lorient, grâce à son titre d'ingénieur. Il réside alors chez sa soeur.

Son séjour à l'arsenal sera productif, ce n'est pas un homme à gaspiller les possibilités qui s'offrent à lui. Il sait où il va, ce qu'il veut. Lorsque Lebreton, agent de la C.N.D., Lorientais lui-même, le présentera à Rémy, en décembre 1941, il ne tardera pas à apporter à son nouveau chef, toutes les informations demandées par ce dernier. Il en rajoutera même, car, non seulement il fournira les plans de la base sous-marine de Lorient sollicités, mais aussi ceux de Brest, de Saint-Nazaire, de La Pallice et de Bordeaux. Le Patron en restera tout éberlué.

Ce magnifique résultat ne constituera qu'un début. Alex montrera pas la suite de quoi il est capable et son amour contrarié pour la mer trouvera dans de nouvelles activités une sorte de revanche : il devient le grand maître des liaisons maritimes du Réseau.

Il sera cet armateur d'un genre nouveau qui achète et qui arme des navires pour faire une guerre spéciale où il s'agit de passer, au nez et à la barbe de l'ennemi, les agents français en mission et le courrier du Renseignement. Tâche ingrate et périlleuse où il faut se méfier des hommes et des éléments. C'est sa vie et celle de ses courageux équipages qu'il joue à pile ou face, car, ainsi qu'il le dit lui-même : une fois sur deux, le contrôle allemand monte à bord et fouille les bateaux. Mais l'alternance n'est pas absolue... Alors, à Dieu vat.

Dans une autre époque, il eut été un magnifique corsaire. C'était un entraîneur d'hommes, il avait un ascendant prestigieux sur ceux qui étaient sous ses ordres. Son esprit d'avanture, la sûreté de ses décisions et aussi cette sorte de chance qu'il eut pendant longtemps, tout cela le prédisposait à être le frère de ces marins de jadis qui couraient sus à l'ennemi, à travers les océans au milieu des tempêtes.

Son travail ne se bornait pas à organiser les liaisons maritimes. Le renseignement absorbait une grande partie de son activité, ce qui l'obligeait à effectuer de nombreux déplacements. Quand je dis : nombreux déplacements, c'est déplacements incessants qu'il faut lire. En effet, ainsi que l'on fait remarquer plusieurs de ses camarades, il passait ses nuits en chemin de fer. Afin de pouvoir être à tous les rendez-vous qu'il donnait il avait prix cette habitude de dormir dans le train, disposant ainsi de tout le temps nécessaire pour développer son secteur, visiter ses agents, recueillir le courrier. Ce labeur perpétuel l'emmenait bien souvent hors de sa Bretagne, le long des côtes atlantiques, à Bordeaux, à Paris. Il était infatiguable et partout à la fois. Comment un tel dynamisme n'eut-il pas subjugué ceux qui le secondaient ?

En octobre 1943, après le départ de Debesse et celui de S.V.P. pour l'Angleterre, Alex est pratiquement le chef du Réseau, en attendant le retour annoncé de Rémy. La C.N.D. connaît, à nouveau, une mauvaise passe. Le secteur du Sud-Ouest a été démantelé et Alex s'emploie à limiter les dégats, tout en continuant à assurer la routine quotidienne. Plus que jamais, il doit faire face à tous les problèmes et se déplacer continuellement pour assumer ses responsabilités qui sont immenses. Certes, il est bien épaulé par des garçons de valeur, mais l'ennemi connaît de plus en plus de choses et il n'a jamais été plus redoutable. Cette C.N.D. lui a porté tant de coups néfastes qu'il veut l'anéantir à tout prix. Ses diverses polices sont sur les traces de ses membres. La partie est dure. Il faut jouer serré. Alex s'y emploie au maximum.

Et nous arrivons à ce jour fatal du 5 novembre où notre ami devait tomber au champ d'honneur. Rémy a raconté ce drame dans ses mémoires, je ne le ferai pas après lui. Je dirai, seulement, une nouvelle fois, que, connaissant Alex, je ne comprends pas encore comment il a pu monter cet escalier au bout duquel la mort était embusquée, alors qu'il savait, presque sûrement que la Gestapo l'attendait en haut. Cela ne lui ressemble pas...

Je persiste à croire qu'il avait des motifs qui nous échapperont toujours et que le souci de sauver ce qui pouvait encore l'être, n'a pas seul guidé ses pas. A moins qu'il ait crû, comme souvent, que la chance ne l'abandonnerait pas ... L'énigme reste entière.

o
o o

Ces lignes, au terme desquelles nous arrivons, ne donnent qu'un faible aperçu de l'être qu'était Alex. Le cadre de cet article ne permettait pas de grands développements, le manque de détails, non plus. Je le répète, tout ce que l'on sait sur lui, reste flou et a été recueilli au cours de quelques confidences, à l'un ou à l'autre, dont notre ami était très avare. Alex a disparu avec la plupart de ses secrets.

Je souhaiterais tout de même que cette brève et incomplète évocation ravivât le souvenir de cet homme exceptionnel dans le coeur de tous nos camarades. Je dis "exceptionnel", car ce mot s'applique bien à lui : il fut à la fois un dirigeant et un exécutant. Sa simplicité, son amour du travail aussi, étaient tels qu'il ne pensait jamais déchoir en accomplissant des besognes mineures. C'était également un patron. Il savait combiner et prévoir,, sa réussite jusqu'à son assassinat en est la preuve. Il était soucieux de ménager son équipe, tout en lui demandant beaucoup, mais n'hésitait jamais à payer de sa personne lors de missions difficiles. Tout cela réuni faisait de lui un chef dans le sens élevé du terme.

On peut le citer en exemple. Il n'y eut jamais homme plus droit, plus loyal, plus courageux et quoiqu'ignoré de la foule, il reste une des plus pures figures de la Résistance, ceux de la C.N.D. ne doivent pas l'oublier.

Je sais qu'il y a d'autres morts au Réseau qui sont autant de héros et leur mémoire doit rester aussi vivace pour nous tous. Que ceux qui les pleurent toujours soient persuadés qu'à travers Alex nous les retrouvons tous ; qu'en l'honorant, nous les honorons aussi.

JACOT